



LA PELÍCULA

FOCUS Caliwood, hier, aujourd'hui, demain

Depuis quelques années, le cinéma colombien se signale par son effervescence dans de nombreux festivals et, bien sûr, à Cinélatino. Prenant appui sur cette vitalité, le focus «Caliwood, hier, aujourd'hui, demain»

le propulse sur le devant de la scène et particulièrement celui de Cali, ville épicentre cinématographique du pays depuis le début du 7^e art en Colombie. La programmation réunit des films des années 1970-1990, ceux du

Grupo de Cali, des documentaires réalisés par l'Université del Valle de Cali et des œuvres de cinéastes contemporains, à l'heure où, avec l'accord de paix entre le gouvernement et les FARC, se tourne une page historique du pays.



Barbet Schroeder portant le T-shirt Caliwood.
Crédits : Luis Ospina

CALIWOOD, D'OÙ VIENT CE NOM ?

Si Cali a été une ville pionnière du cinéma, elle a pris une place particulièrement vivante dans les années 1970-80. «Le nom Caliwood est né comme une plaisanterie lors d'une fête du *Grupo de Cali* [...] : nous avons pensé que comme Bombay avait son "Bollywood", Cali aussi pouvait avoir son "Caliwood".*» Une communauté d'artistes a impulsé une dynamique subversive jubilatoire autour de Luis Ospina, Carlos Mayolo et de l'écrivain Andrés Caicedo. Beaucoup de femmes y prirent une part joyeuse et décomplexée. Dans les années 1990, l'École de Communication Sociale de l'Université del Valle contribua à l'essor du cinéma *caleño*. Issus pour la plupart de ce lieu de formation, les réalisateurs d'aujourd'hui confirment le dynamisme de Caliwood : «Chacun de ces cinéastes a son esthétique propre et une manière particulière de filmer bien que quelques-uns aient traité des sujets proches de ceux du *Grupo de Cali* : le cinéma de genre, [...] la violence en ville et à la campagne, l'influence de la culture afro dans notre ville et une vision dépouillée de la réalité qu'il nous a fallu vivre. Et surtout un amour du cinéma, une cinéphilie, héritage que le *Grupo de Cali* lègue aux jeunes générations.*» M.F.G.

* Interview de Luis Ospina réalisée par Marie-Françoise Govin le 21 décembre 2016 et publiée intégralement dans la revue Cinémas d'Amérique latine n°25.

IL ÉTAIT UNE FOIS... LA REVUE CINÉMAS D'AMÉRIQUE LATINE

Cette revue annuelle, de presque 200 pages, dédiée aux cinémas latino-américains, et plus particulièrement au focus annuel, est une exclusivité de ce festival.

Ce 25^e numéro propose une rétrospective avec l'article «Cali. Cinéma, culture & cinéphilie», revenant sur l'histoire du cinéma *caleño*. Des personnalités emblématiques du *Grupo de Cali* sont présentées dans des entretiens, comme Luis Ospina, « survivant » de ce groupe, ou les sœurs Vásquez, parmi les femmes de ce mouvement.

De nombreux articles sont consacrés au Caliwood d'aujourd'hui avec les entretiens du directeur et d'une productrice associée de Contravía Films,

une agence cinématographique fondée à Cali en 2006. La revue contient aussi l'interview des réalisateurs de *Siembra* (Ángela Osorio Rojas et Santiago Lozano Álvarez) distribué par Contravía Films. Ce film interroge les conséquences des conflits armés en Colombie, sujet qui fait l'objet de deux articles de la revue. La jeune génération de cinéastes *caleños* est introduite avec un extrait du scénario de *La Terre et l'ombre* de César Acevedo.

Ce numéro offre une réflexion sur le cinéma de Cali d'aujourd'hui, mais aussi sur le cinéma colombien actuel dans sa globalité avec deux articles sur les conditions de production et de diffusion du «nouveau cinéma colombien». E.F.



PORTRAITS



LUIS OSPINA, POUR QUI TOUT EST CINÉMA

Luis Ospina est né à Cali en 1949. Cofondateur du *Grupo de Cali* dans les années 1970, il participe à plusieurs activités de la communauté d'artistes : réalisation de films, contribution à la revue *Ojo al Cine* et participation au Ciné-club fondé à la même époque par son ami Andrés Caicedo. Il réalise son premier documentaire, *Oiga vea*, avec Carlos Mayolo, un film de contre-pouvoir, tourné auprès des populations marginalisées au moment où la ville de Cali s'enorgueillissait des VI^{es} Jeux Panaméricains. Il continue dans la voie de la subversion, avec Carlos Mayolo puis avec d'autres membres du groupe. Dans les années 1990, il se forme au tournage en vidéo : « Grâce à la vidéo, j'ai pu m'exprimer de façon plus continue et plus cohérente, en faisant des recherches documentaires pour plus d'une trentaine de travaux, sur trois thèmes qui m'ont toujours obsédé : la ville, la mémoire et la mort.* » Il se consacre alors au documentaire. En 1979 il devient le premier professeur de cinéma à l'École de communication sociale de l'Université *del Valle* à Cali. Réalisateur, monteur, chef opérateur, photographe, producteur, scénariste, enseignant, chroniqueur, ami de Raúl Ruiz et de Barbet Schroeder, il est une figure majeure du cinéma colombien et sud-américain. Depuis 2007, il est le directeur artistique du festival international de cinéma de Cali, FICCALI. Son dernier long-métrage, *Todo comenzó por el fin* (2015), évoque le passé et le présent du *Grupo de Cali* et donne des clés pour découvrir cet homme pour qui tout est cinéma. M.F.G.

* « Vini, video, vici », Luis Ospina, Revue *Cinémas d'Amérique latine* 13, 2005, p.74.

Projections de six de ses films : section « Focus Caliwood » dans le catalogue p.67, 68, 70, 71 et 74.

ANDRÉS CAICEDO, NE PAS VIVRE PLUS D'UN QUART DE SIÈCLE

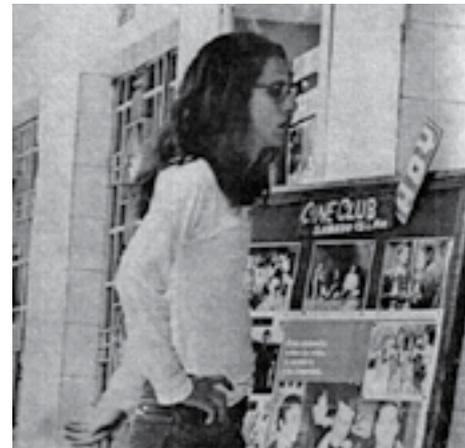
Si l'écrivain et réalisateur colombien Andrés Caicedo était encore en vie, il aurait aujourd'hui 66 ans. Mais il s'est suicidé à l'âge de 25 ans, laissant pour héritage des dizaines de nouvelles, plusieurs romans, pièces de théâtre, adaptations pour le cinéma, scénarios de longs-métrages et de nombreuses réflexions personnelles sur l'art de l'écriture. L'histoire de sa vie et de sa mort font de lui une figure mythique, un rebelle légendaire, un « poète maudit ». Sa littérature est considérée comme une des plus originales du continent latino-américain.

Les grandes passions de Caicedo - littérature, théâtre, cinéma et musique - se sont présentées assez précocement dans sa vie. Son activité intellectuelle a débuté alors qu'il n'avait que 10 ans, ce qui laissait augurer une vie artistique intense.

Caicedo fut un travailleur compulsif. En 1969 il a créé avec Hernando Guerrero, Carlos Mayolo et Luis Ospina le Ciné-club de Cali. En 1971, il écrit le renommé *Angelita y Miguel Angel*, qu'il essaya de

porter postérieurement à l'écran avec son ami Mayolo, et qui demeure un film inachevé.

Cet artiste a été la personnification de la créativité, de l'insatisfaction, de la dénonciation de ce qu'il considérait obsolète (comme la littérature de la génération du *Boom* latino-américain). Son existence est en elle-même une révolution tant littéraire qu'en opposition aux normes de la « vie adulte », qu'il refuse d'intégrer. Il s'ôte la vie le jour même de la publication de son célèbre roman *¡Que viva la Musica!*. P.O.



« La seule chose que je veux, c'est laisser un témoignage, écrire même si ce n'est pas trop bien, même si ce que j'écris ne sert à rien. Car si cela sert pour sortir de l'enfer dans lequel je suis en train de descendre, alors que cela soit la vraie raison pour laquelle j'ai existé ».
Lettre de Caicedo à Mayolo, janvier 1972.

ÓSCAR CAMPO, LE CINÉMA EN QUESTION

Réalisateur, scénariste, professeur à l'École de Communication Sociale de l'Université *del Valle* et directeur du programme documentaire *Rostros y Rastros: nueva generación*, Óscar Campo produit une œuvre cohérente depuis les années 1980.

Très jeune lors de la création du Groupe de Cali, c'est en assistant aux séances du Ciné-club qu'il s'est immergé dans un cinéma contestataire. Avec son goût pour la folie, les zones d'ombre, les milieux marginaux, il a élaboré des documents filmiques marqués par l'absence d'un récit rassurant et illustrés par la métaphore et l'allégorie.

Devenu professeur d'université, il a été le directeur de thèse des cinéastes Óscar Ruiz Navia et César Acevedo. Ses élèves, souvent devenus réalisateurs, rendent hommage à son érudition complète et éclectique : « un homme qui, dans ses dissertations sur le cinéma cite un classique de Bergman ou les films les plus lointains d'un cinéaste grec inconnu pour construire une critique à partir des théories d'Adorno ou Deleuze.* »

Le film documentaire est, selon lui, un moyen de dénonciation novateur : « [Il] s'est constitué comme genre privilégié pour

parler de la transformation douloureuse et violente des réalités urbaines, ainsi que des aspects d'anthropologie et de mémoire régionale que la télévision nationale n'avait pas abordés.** » Lectures esthétique-politiques de la société colombienne, regards distancés afin d'éviter tout sentimentalisme, ses films questionnent. E.F. et M.F.G.

* Interview accordée à Yefferson Ospina, *El País*, 17 février 2017, traduction par nos soins.

** « Les documentaires de l'Université del Valle : mémoires électroniques de la réalité colombienne », Óscar Campo.





UNIVALLE

L'École de Communication Sociale de l'Université del Valle (Univalle) est située à Cali. Fondée en 1975, elle a formé de nombreux réalisateurs colombiens, comme Óscar Campo, ou plus tard César Acevedo, Jorge

Navas, Óscar Ruiz Navia, William Vega, Felipe Guerrero, Santiago Lozano Álvarez et Ángela Osorio Rojas ou encore Carlos Moreno. En 1979, Luis Ospina, une des figures initiatrices du *Grupo de Cali*, devient le premier professeur de cinéma de l'école, qui est alors le lieu d'une véritable explosion du documentaire. Selon María Isabel Ospina, réalisatrice de *Il y aura tout le monde* (programmé cette année à Cinélatino), étudiante à l'école de 1995 à 2000, l'Univalle a cette particularité de ne pas être une véritable école de cinéma, mais bien une école publique de communication sociale et de journalisme, qui «forme la pensée d'une manière particulière, avec des cours d'écriture, de théorie de la communication, de photographie, etc., même s'il y a aussi par

exemple des cours de scénario de fiction ou de documentaire». Elle rend compte de sa propre expérience: «On était moins dans une pratique cinématographique et beaucoup plus dans un environnement où on testait ses pensées, sa vision du monde, (...) dans une recherche, des questionnements sociaux, ce qu'on peut retrouver dans tous les films qui ont été faits par ces cinéastes, en majorité très ancrés dans le réel.*» Elle parle également de la relation professeurs-élèves comme d'une transmission à l'horizontal, relativement informelle et décomplexée. A.B.

* Interview de María Isabel Ospina réalisée par Adeline Bourdillat le 3 mars 2017, publiée dans son intégralité sur Mediapart.

DERRIÈRE L'ÉCRAN

«Pornomiseria» (n. f.): néologisme de Carlos Mayolo et Luis Ospina pour désigner l'exploitation mercantile de la misère par le cinéma, une voie qu'a empruntée l'art colombien dans les années 1960. À l'image du sexe que les industriels de la pornographie transforment en marchandise, la misère a été déshumanisée, réifiée par les cinéastes pour devenir un objet de spectacle, un pur produit de consommation, destiné à l'exportation.

Dans *Agarrando Pueblo*, «un faux documentaire controversé sur l'éthique du cinéaste quand il se trouve confronté à la misère*», les deux membres du Groupe de Cali grossissent les traits de ces «vampires». Le regard du spectateur suit deux réalisateurs employés par une chaîne de télévision allemande capturer des images de pauvres, de mendiants, de prostituées, selon un principe de mise en abîme, allant même jusqu'à créer un univers factice pour donner à voir la misère à tout prix. Ce film, manifeste à lui-seul, fut accompagné, en 1977, du texte «¿Qué es la pornomiseria?» (Qu'est-ce que la pornomiseria?) qui théorise cette volonté «d'ouvrir les yeux des gens sur l'exploitation, derrière le cinéma misérabiliste, qui transforme l'être humain en objet, en instrument d'un discours éloigné de sa propre condition.**» L.G.

* «Luis, pourquoi Cali?», revue n°25 *Cinemas d'Amérique latine*.

** «¿Qué es la pornomiseria?», Luis Ospina et Carlos Mayolo.



Agarrando Pueblo de Luis Ospina et Carlos Mayolo

Dans les années 1960, savoir comment montrer la pauvreté et l'exclusion au cinéma est une interrogation importante dans plusieurs pays du continent. À la même période, le brésilien Glauber Rocha théorise *L'Esthétique de la faim*.

« Les ombres du cinéma ont été constamment présentes dans la lumineuse Cali. »

Julián David Correa



La Sirga de William Vega

JEUNESSE CALIWOODIENNE

Depuis presque une dizaine d'années, la nouvelle génération de cinéastes *caleño-a-s* souffle un air neuf. Sans se déconnecter de la réalité du pays, ni de l'héritage du *Grupo de Cali*, tirant profit de «l'enseignement par le mauvais exemple», comme le dit Luis

Ospina, ces jeunes artistes impulsent de nouvelles manières de filmer et un nouveau regard sur leur pays et ses habitants. Les frontières se troublent: les documentaires sont très narratifs, les fictions très réalistes. La violence, qui a tant marqué l'histoire du pays, affleure, hors-champ ou métaphorisée et d'autant plus prégnante, poignante. Certains emboîtent le pas à d'autres combats, défendant la terre défigurée par le développement de l'industrie sucrière. C'est aussi un cinéma de l'intime, de l'économie de paroles, de la rencontre, des micro-histoires de famille. Une visibilité est donnée aux Afro-Colombiens et à leurs vies. Cinéma urbain, il révèle une ville trépidante, jeune et tellement musicale. La jeunesse remuante bouge les repères, l'œil enfantin dérouté.

Ces cinéastes se connaissent, se soutiennent, réfléchissent ensemble, tiennent la caméra dans les films des

copains, mènent ensemble des travaux de recherche. La société de production Contravía, plateforme du cinéma colombien indépendant, fête ses dix ans après avoir produit *La Barra*, *La Sirga*, *Los Hongos*, *Siembra* et *Solecito*. L'Université del Valle, la Cinémathèque la Tertulia, une cinéphilie vorace, autant de points d'ancrage pour ces artistes qui explorent des esthétiques comme le noir et blanc et le «cinéma d'horreur», en écho aux élans donnés depuis quarante-cinq ans par tous les créateurs de Caliwood.

Certains ont vu leur projet de film sélectionné sur la plateforme professionnelle de l'ARCALT, cinéma en développement 2017. Le jeune cinéma caliwoodien a encore beaucoup à apporter. M.F.G.

Toutes les informations sur les films des jeunes réalisateurs se trouvent dans les sous-sections «Émergence» et «Talents au féminin» du catalogue, pages 76 à 83.



Migración de Marcela Gómez Montoya

RÉALISATRICES D'AUJOURD'HUI

Cinélatino consacre une partie de sa programmation à une dizaine de réalisatrices de la génération actuelle, issues de l'Université del Valle. Dans certains de leurs films, souvent des documentaires, ou dont le cinéma se situe à la croisée du réel et de la fiction, affleure l'influence du cinéma du *Grupo de Cali*. Elles ont surtout su y installer leurs propres codes et leur propre style.

Le premier programme *Talents au féminin* présentera les documentaires *Il y aura tout le monde*, de María Isabel Ospina, et *Migración*, de Marcela Gómez Montoya. Deux films très intimes qui se répondent en miroir sur la question de l'émigration, de l'éclatement de la structure familiale qui en découle, dans un pays où la famille représente le premier socle sociétal. Dans ces deux documentaires les réalisatrices ont choisi de filmer leur propre famille, leur propre vie, pour faire part de la réalité migratoire, phénomène étendu à l'ensemble de la Colombie et au monde

entier. À propos de *Il y aura tout le monde*, María Isabel Ospina précise : «ça partait de quelque chose de très profond, de très personnel, mais avec la conviction totale que c'était quelque chose qui n'arrivait pas qu'à moi, parce qu'autour de moi tous les gens que je connaissais étaient dans la même situation. Ce n'est que tard dans le projet que je me suis rendu compte qu'il fallait que je parle de ma famille, et de moi, qu'il fallait finalement (...) parler de la petite histoire pour raconter cette grande histoire.*» Natalia Imery Almario (*Alén*) et María Isabel Ospina seront présentes lors des projections de leurs films. Les deuxième et troisième programmes présenteront deux séries de courts-métrages.



Eskwe quiere decir colibrí de Mónica María Mondragón

Chaque film est une approche sensible et percutante de personnes-personnages et de fragments de vie. L'ensemble donne une vision kaléidoscope de la Colombie d'aujourd'hui. Les invisibles, les laissés-pour-compte, les tout-un-chacun prennent

image, corps, voix et leurs histoires sont passionnantes, émouvantes, drôles, étonnantes. La caméra visite les Afro-Colombiens, les peuples originels, les jeunes urbains, les couvents, les prostituées, les adolescentes, les sans-abri, les lycéens et les vieillards esseulés. Le documentaire flirte avec la fiction ; les réalités plurielles habitent les histoires ; la poésie, urbaine ou portée par le vent de la montagne, nourrit les images.

Les représentations-clichés de la Colombie ont fui, la réalité est tellement plus passionnante. Le court-métrage, «genre» de la concision, du resserrement, de l'émotion qui tombe et coupe le souffle, est souvent le parent pauvre du cinéma, peu visible, si ce n'est en festivals. Chacune de ces deux séances offre donc une double visibilité, à un genre cinématographique qu'on voit rarement, d'une part et à la face cachée d'un pays, d'autre part. A.B. et M.F.G.

Programme 1 :

Alba de un recuerdo de Camila Rodríguez Triana ; *Sara* d'Ingrid Pérez ; *El sabor que nos queda* de Mónica Bravo ; *Magnolia* de Diana Carolina Montenegro.

Programme 2 :

Alén de Natalia Imery Almario ; *Wuejia Nyi (El camino del viento)* de Diana Marcela Torres Llantén ; *Eskwe quiere decir colibrí* de Mónica María Mondragón Triana ; *Liberazione* de Maria Alejandra Alvarez.

« Nous avons découvert que nous les Colombiens, faisons partie du monde et que nous tous cinéastes, sommes comme une race globale, des gens que l'on rencontre encore et encore au fil du temps et qui parlent une langue commune. Le cinéma est notre esperanto »

Óscar Ruiz Navia

RENCONTRES AUTOUR DU FOCUS

DES ARTISTES DE CALI À TOULOUSE...

Parmi les invités de Cinélatino, de nombreux artistes *caleño-a-s* assisteront à des rencontres.

RENCONTRES EN FIN DE PROJECTION AVEC :

- Luis Ospina pour ses films *Todo comenzó por el fin*, *Pura sangre*, *Agarrango pueblo*, *Andrés Caicedo : unos pocos buenos amigos*, *La desazón suprema : retrato incesante de Fernando Vallejo*, *En busca de María*, *Un tigre de papel* ;
- Óscar Campo pour ses films *Cuerpos frágiles*, *Garras de oro : herida abierta en un continente*, *Recuerdos de sangre*, *Un ángel subterráneo*, *La primera piedra*, *Fernell Franco : escritura de luces y sombras* ;
- Óscar Ruiz Navia pour ses films *Los Hongos* et *Solecito* ;
- María Isabel Ospina pour son film *Il y aura tout le monde* ;
- Natalia Imery Almario pour son film *Alén* ;
- Amanda Rueda pour son film *Urbana*.

ET POUR APPROFONDIR :

La présentation de la revue Cinémas d'Amérique latine n°25
🕒 17/03 · 12h30 · Café de la librairie Ombres Blanches

Une présentation du focus avec Luis Ospina, Óscar Campo, Amanda Rueda et María Isabel Ospina

🕒 18/03 · 14h30 · Cave Poésie

«Histoires d'archives» : une discussion publique entre Luis Ospina et Franck Lubet, programmateur à la Cinémathèque de Toulouse

🕒 22/03 · 18h · Cinémathèque 2

Un atelier «Cinéma, genre et politique», avec Óscar Campo et Amanda Rueda ; avec Luis Ospina et Julie Amiot-Guillouet

🕒 23/03 · à partir de 9h · Cinémathèque 1



Directeur de publication : Francis Saint-Dizier
Coordination générale : Muriel Justis
Coordination : Marie-Françoise Govin
Conception graphique et mise en page : Barbara Govin

Rédacteurs : Adeline Bourdillat, Erica Farges, Lorelei Giraudot,
Marie-Françoise Govin, Paula Oróstica
Imprimé et plié par nos soins !
Ne pas jeter sur la voie publique.